

Chapitre 2

LE PÉCHÉ N'EST PAS L'ORIGINE

Il y a trente ou quarante ans, dans une réunion de préparation au baptême, lorsqu'on demandait aux parents pourquoi ils avaient décidé de faire baptiser leur enfant, il s'en trouvait toujours un ou deux qui, retrouvant des bribes de catéchisme, répondait : « Pour effacer le péché originel », ou, plus viscéralement, mais tout aussi négativement : « Pour s'il lui arrivait quelque chose. »

Selon la même logique, lorsque après la mort de Blaise Pascal, en 1662, ses éditeurs cherchèrent à mettre en ordre les notes qu'il avait préparées pour une *Apologia de la religion chrétienne*, ses *Pensées*, ils proposèrent d'exposer d'abord la misère de l'homme et son impuissance, son incapacité à atteindre par lui-même la vérité, la justice ou le bonheur, pour en venir ensuite à proposer la foi chrétienne comme un remède à nos infirmités. Et, aujourd'hui encore, dans la même perspective, beaucoup de gens sont tellement habitués à entendre l'Église, c'est-à-dire ceux qui parlent dans l'Église, pourfendre d'abord les erreurs de ce temps, qu'ils pensent qu'elle n'aurait plus rien à dire au monde si elle n'avait plus rien à dénoncer.

Dieu sauveur ?

Le christianisme est une religion de salut : Dieu sauve. Mais comme le salut est habituellement compris comme un sauvetage, Dieu risque de n'apparaître que comme un sauveur, dont l'intervention serait conditionnée par le mal dont il nous délivre : misère, perte, péché.

Avec comme conséquence que sans le mal Dieu n'aurait plus rien à nous dire ni plus rien à faire. Combien d'hommes et de femmes n'ont plus rien à demander à Dieu, un Dieu dépanneur, quand tout va pour le mieux dans leur vie ? Au point d'ailleurs que des chrétiens charitables de leur entourage se chargent alors de leur montrer que tout ne va pas si bien. Comme si l'Évangile ne pouvait rien leur apporter tant qu'ils « s'en sortent » très bien tout seuls.

Le combat contre le mal, sous toutes ses formes, parce qu'il fut le combat de Jésus, est bien l'une des dimensions fondamentales de l'existence chrétienne. Mais d'abord parce que ce mal, la souffrance, l'injustice, le péché, est contraire au projet de Dieu sur l'homme et sur le monde, un projet plus radical, plus originel, que le mal et le péché.

Dans les catéchismes d'autrefois, et curieusement encore dans le récent *Catéchisme de l'Église catholique* (1992), l'histoire du salut, entendue comme l'histoire d'un sauvetage, semblait trouver sa source dans l'événement du péché, le « péché originel ». On expliquait la venue de Jésus, l'Incarnation, et tout l'Ancien Testament qui la préparait, par la nécessité de réparer la faute originelle, la désobéissance d'Adam et Ève, « nos premiers parents ». Mais, fatalement, si c'est le péché qui commence, c'est le péché qui commande. Il devient l'origine, la source, la cause, du projet de Dieu sur l'homme et sur l'histoire.

D'abord l'alliance

Or, dans la Bible, le salut, c'est beaucoup plus qu'un sauvetage. C'est tout ce que Dieu entreprend pour nous faire vivre et revivre. Bien sûr Dieu délivre, Dieu libère, mais lorsque Israël fait mémoire de l'Exode, de la sortie d'Égypte, de la victoire sur la mer, sur la mort et sur Pharaon, il prend bien soin de souligner que le Seigneur ne l'« a fait sortir » du pays de servitude que pour le « faire entrer » dans le pays de la promesse, « où coulent le lait et le miel ». La libération n'est pas un but en soi. Sortir d'Égypte pour tourner en rond dans le désert n'aurait pas de sens. Le projet de Dieu, c'est l'alliance : « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. » La traversée de la mer Rouge est déterminante bien sûr, mais elle n'est que le chemin, le passage obligé, vers le Sinaï, vers le don par Dieu des Paroles qui font vivre. Et nous aussi, aujourd'hui, lorsque nous répétons que Dieu sauve, nous pensons trop exclusivement à ce dont il nous sauve, sans prendre conscience suffisamment de ce vers quoi il nous sauve.

Il y a en effet comme deux aspects, deux dimensions, deux faces, de tout événement de salut : il y a ce dont nous sommes sauvés, le mal et la mort auxquels nous sommes arrachés, et il y a ce vers quoi nous sommes sauvés, la vie, ce qui nous est promis et donné. L'alliance, face positive du salut, est ainsi à la racine, à la source, de sa face négative, la libération. « J'ai vu la misère de mon peuple », dit Dieu à Moïse (Ex 3, 7), avec ce possessif, « mon peuple », qui dit déjà le lien, l'alliance, plus originelle encore que le besoin de libération. Ce n'est pas parce qu'il est dans l'esclavage que Dieu choisit Israël, mais parce que c'est son peuple et pour en faire son peuple, alors même qu'il est en esclavage. Ce n'est pas parce que nous sommes pécheurs que Dieu, aujourd'hui encore, vient nous chercher

et nous tend la main. C'est parce qu'il tient à nous et qu'il veut que nous tenions à lui, alors même que nous sommes empêtrés dans le péché.

Le Christ est premier

Ainsi en est-il de la venue du Christ lui-même, qui est la main que Dieu nous tend, le visage qu'il nous offre. Lorsque le catéchisme ne voyait en Jésus que le réparateur du péché, il le réduisait à n'être qu'un épisode second et aléatoire dans le déroulement du plan de Dieu. Si c'est le péché qui explique l'Incarnation en la rendant nécessaire, elle en devient accidentelle, occasionnelle, divine rature, plan de rechange, réaction de Dieu devant la faute originelle : « Non, Dieu n'abandonna pas les hommes après le péché d'Adam et Ève, mais il leur promit un Sauveur » (*Catéchisme national*, 1947, question 59).

Jésus apparaissait bien alors au milieu de l'histoire du salut, mais il n'en était plus le centre, la clé de voûte du projet de Dieu. Il n'était plus « commencement et fin de toutes choses », comme nous le proclamons à Pâques. Alors que, saint Paul le chantait déjà, « tout a été fait par lui, pour lui, vers lui » (voir Col 1, 15-20). Plus radicalement que le péché, bien avant que nos refus d'aimer viennent contrecarrer le projet de Dieu, « c'est les yeux tournés vers lui, le Christ ressuscité, que Dieu a appelé toutes choses à l'existence » (Maxime le Confesseur).

L'enjeu de cette question est fondamental. Si c'est le péché qui commande l'histoire du salut comme une histoire de sauvetage, c'est le péché d'Adam qui éclaire le Christ, le rendant nécessaire. C'est alors le dogme du péché originel, incontestable mais bien obscur, qui va commander notre foi, notre prédication, notre catéchèse et nos pratiques : ce sera d'abord pour les arracher d'urgence à l'emprise du mal

qu'on baptisera les petits enfants, et non pas, comme nous le faisons, parce que le Père a hâte de les appeler, avec Jésus, à la vie des enfants de Dieu. Et l'objectif de nos vies, comme de toute l'histoire de l'humanité, sera seulement d'abolir cette chute, cause de tous nos maux, de revenir aux origines, à la « case départ », au paradis perdu. Il nous est même arrivé de le chanter : « Tu nous conduiras au chemin de vie..., vers le jardin jadis perdu » (fiche J 15). Comme si l'histoire tournait en rond.

Alors qu'à l'inverse, c'est le Christ qui éclaire Adam. Adam, créé à l'image de Dieu pour être à sa ressemblance, n'était encore qu'une esquisse, trop vite défigurée. Lui, Jésus, est enfin l'image pleinement ressemblante du Dieu invisible. Il est la création enfin achevée, l'homme enfin réussi dont Dieu rêvait dès l'origine. Bien sûr le premier être vivant à s'être dressé sur la terre pour lever les yeux et les mains vers le ciel, devenant ainsi un être humain, était vraiment enfant de Dieu. Mais c'était pour qu'un jour, au terme d'une gestation plurimillénaire, se lève de sa descendance Jésus, l'homme enfin pleinement humain parce que parfaitement filial, celui que Dieu attendait comme le Messie et qu'il préparait depuis l'origine pour qu'il soit le premier-né d'une multitude de frères. Dans l'histoire, du don de Dieu, « l'histoire du salut », Jésus n'est pas un accident, un épisode. Il est à la fois la clé de voûte et la pierre angulaire.

« Les prodigieuses durées qui précèdent le premier Noël ne sont pas vides du Christ, mais pénétrées de son influx puissant. [...] »

Il ne fallait rien de moins que les labeurs effrayants et anonymes de l'Homme primitif, et la longue beauté égyptienne, et l'attente inquiète d'Israël, et le parfum lentement distillé des mystiques orientales, et la sagesse cent fois raffinée des Grecs pour que sur la tige de Jessé et de

l'Humanité la Fleur pût éclore. [...]

Quand le Christ apparut entre les bras de Marie, il venait de soulever le monde » (Pierre Teilhard de Chardin, *Hymne de l'univers*, p. 80-81).

Malgré le péché

S'il en est ainsi, ce n'est pas parce que nous étions pécheurs que Dieu, dans une sorte de remords d'artiste, a choisi de faire de nous ses fils en Jésus Christ. Mais, alors même que nous étions pécheurs, enfermés dans notre suffisance et bloqués dans notre peur d'aimer, Dieu a persisté dans son projet, plus originel que le péché, de faire de nous des interlocuteurs, des partenaires, rendus capables par son Esprit de partager l'intime communion qu'il vit depuis toujours avec son Fils bien-aimé. Ce n'est pas à cause du péché que le Fils éternel du Père s'est fait homme. C'est malgré le péché, pour nous faire vivre quand même de la vie de Dieu. Mais c'est à cause du péché que Jésus, le Christ, prévu de tout temps pour nous diviniser, a pris sur son dos, avec sa croix, le poids de nos refus.

Dès lors ce n'est pas de la considération de notre péché qu'il faut forcément partir pour nous décider à le suivre. Ce n'est pas toujours la conscience du péché qui est le premier pas de la conversion. Les longues listes des examens de conscience n'y suffisent pas. Pire, elles peuvent être chemin de désespoir. « Si tu connaissais ton péché, tu perdrais cœur », s'entend dire Pascal.

D'abord le pardon

Pour avoir le sens du péché, il faut d'abord avoir le sens de Dieu. Il faut avoir été éblouis par le don de Dieu pour

se reconnaître pécheurs, en entrevoyant ce dont nous nous étions volontairement coupés. Au point que c'est souvent le pardon reçu, le pardon immérité, démesuré, qui nous fait prendre conscience, *a posteriori*, de la gravité de la rupture dans laquelle nous nous étions enfermés. Comme, dans la parabole du père prodigue et du fils retrouvé (Lc 15, 11-32), le fils qui revient ne se comprend vraiment pécheur, pécheur et pas seulement fautif ou maladroit, que dans les bras de son père, dans son accueil inespéré, son banquet démesuré. « Si tu savais le don de Dieu » et son pardon, alors, peut-être, te reconnaîtrais-tu enfin pécheur, comme seuls les saints ont su le faire.

Dans cette logique, la « confession » de naguère est devenue « sacrement de la pénitence et de la réconciliation ». Lorsqu'on le célèbre aujourd'hui, en particulier avec des enfants, on insiste moins sur la liste des fautes à « confesser » dans la pénombre que sur le pardon à fêter, dans la lumière de la Résurrection. Au centre de la célébration, surtout si elle est communautaire, mais même si le pénitent est seul en présence du prêtre, il y a la Parole de Dieu, qui dit cette lumière, cet amour proposé, ce pardon offert. Alors seulement on peut se reconnaître pécheur, parce que devancé et déjà comme enveloppé par le pardon. Comme dans un couple, ou dans une famille, l'aveu ne peut se faire qu'à la lumière de l'amour.

Notre messe commence habituellement par un geste de pénitence, une demande de pardon. Mais les communautés, les équipes liturgiques ou le prêtre qui préside sont tellement conscients que ce n'est pas le péché qui commence et qui commande, que, bien souvent, ils introduisent cette démarche de conversion en faisant référence aux textes de l'Écriture qui sont prévus pour la suite de la célébration. Tant il est vrai qu'on ne peut se reconnaître pécheur que devancé par le don de Dieu, par sa Parole. Cette logique a été poussée jusqu'au bout dans le rite zaïrois de la messe,

DIEU N'EST PAS BIZARRE

qui reporte très justement cette démarche de pénitence après les lectures et leur commentaire. Il faut annoncer la grâce du pardon avant de pouvoir dénoncer le péché.

Au commencement, Dieu

L'Église, la communauté chrétienne et ses porte-parole, s'en souvient-elle suffisamment quand elle dénonce vigoureusement, mais un peu négativement, les erreurs de ce temps ? Avons-nous suffisamment annoncé d'abord ce à quoi nous sommes appelés, la tendresse de Dieu et la possible fidélité de l'homme ?

Il s'agit tout simplement de remettre en valeur l'initiative de Dieu. Au commencement il n'y a pas le mal et mon désir d'en sortir. Au point de départ, il n'y a pas le péché et le besoin de salut. Il n'y a pas les ténèbres comme un cri vers la lumière. Mais, « au commencement Dieu créa le ciel et la terre » (Gn 1, 1). Au commencement il y a la lumière. Au commencement il n'y a pas mes états d'âme, ma faim de spirituel ou mon manque d'appétit, mon anorexie. Au commencement il y a le Verbe, la Parole de Dieu, son initiative, son désir à lui de donner et de se donner. Puisque, semble-t-il, c'est cela, pour lui, être Dieu.